Zeitschrift: Revue de Théologie et de Philosophie
Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie
Band: 27 (1939)
Heft: 111

Nachruf: À la mémoire de Frank Abauzit (1870-1938)
Autor: Bovet, Pierre

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 11.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

A LA MÉMOIRE DE FRANK ABAUZIT
(1870-1938)

Un important ouvrage posthume de Frank Abauzit, Le problème de la tolérance, *va sortir de presse. L'occasion nous a paru indiquée pour évoquer dans cette Revue, dont il fut le collaborateur et l'ami, une figure qui pendant quarante ans, comme on va voir, fut associée à la vie philosophique et religieuse du pays romand. Des souvenirs sur Frank Abauzit ont fourni à M. Pierre Bovet la matière d'une causerie faite à Genève, le 25 mars 1939, à l'assemblée générale de l'Institut de psychagogie. Nous le remercions de nous avoir donné ces pages en laissant à cette évocation son allure familière. Frank Abauzit avait le génie de l'amitié ; il ne lui eût pas déplu que l'on parlât de lui comme d'un ami à des amis.* La rédaction.

Dans un récent article d'*Action et Pensée* (mars 1939) que l'on retrouve en préface à l'ouvrage posthume d'Abauzit sur *La Tolérance*, Charles Baudouin a évoqué la figure de Frank Abauzit avec un grand bonheur. Il a rappelé comme il le fallait la substance de ses deux principaux ouvrages. Je ne songe pas à refaire ce qui a été si bien fait.

Mais, puisqu'il y a maintenant plus de quatre vingt-dix ans que le père d'Abauzit et le mien se lièrent d'amitié dans le Berlin quasi-révolutionnaire de 1848, où ils étudiaient en même temps qu'Amiel, j'ai glané quelques souvenirs dans des papiers de famille.

Donc, en 1848, deux frères Abauzit : Théodore et Frank, étudiaient à Berlin.

Le père de notre ami était l'aîné. Ses camarades neuchâtelois, adoptant l'épithète dont l'avait maladroitement affublé un étudiant bernois, l'appelaient « le vieil Abauzit ». Il était né à Genève en 1820. Le vieil Abauzit figura longtemps en tête de la liste des anciens membres de la Société de Belles-Lettres de Genève de par les privilèges que lui conféraient l'âge et l'alphabet. Il avait étudié à Genève de 1836 à 1844.

Quant à son frère cadet Frank, à qui notre ami dut son nom, il ne se maria pas et fit à Paris une carrière de professeur d'anglais. Je me souviens lui avoir rendu visite vers 1900 dans son appartement de l'avenue de l'Observatoire. J'ai gardé de lui surtout le souvenir d'un homme scrupuleux à l'excès : de belles histoires couraient sur son compte à cet égard [1]. C'est de sa mère Lucy Nicholls, fille d'un ancien membre de la Chambre des Communes, que ce Frank Abauzit-là tenait son anglais. Son frère aîné, Théodore, ne le parlait pas moins couramment. En pleine Vaunage, à Calvisson, où il fut nommé pasteur en 1850 et où il épousa plus tard une jeune fille du pays, l'anglais de sa mère devint la langue du presbytère. Notre Frank et sa sœur Lucy la parlèrent tout enfants, avec la pureté un peu archaïque, comme l'observait notre ami, que gardent les idiomes coupés de leur métropole. Frank Abauzit, si je ne fais erreur, ne vit l'Angleterre que dans la seconde partie de sa vie, bien longtemps après nous avoir donné sa traduction de W. James.

Calvisson devait être la seule paroisse de Théodore Abauzit. Le 25 mars 1900 on y célébra le jubilé de son entrée en fonctions :

Cinquante ans ont passé, le siècle va finir ;
Et le même pasteur, au même coin de terre
Où commença jadis son pieux ministère,
Attend paisiblement les saisons à venir.

Le poète (notre ami) ne se trompait pas. Théodore Abauzit resta à Calvisson quinze ans encore, jusqu'à sa mort en 1915.

Mais, pour décrire l'enfance de notre ami, je vais lui laisser la parole. Il a raconté dans la *Semaine littéraire* du 1er novembre 1924 ce qu'il appelle dans une lettre « un des jours les plus beaux et les plus épiques de notre enfance », la visite inattendue que fit à Calvisson mon père, Félix Bovet.

(1) Cf. Félix Bovet, *Lettres de Grandchamp*, p. 282.

« J'avais alors », c'est Abauzit qui parle, « douze ans, et j'habitais mon village natal, Calvisson près de Nîmes, au midi de la France. Mon père y fut pasteur pendant plus d'un demi-siècle. En 1848, étudiant la théologie à Berlin, il avait connu Félix Bovet, mais il ne l'avait pas revu depuis lors. Ma mère était morte l'année d'avant, en 1881, nous laissant orphelins, ma sœur et moi. Mon père, humaniste impénitent, qui est mort à 95 ans, lisant Thucydide en grec jusqu'à son dernier jour, avait alors 62 ans, mais il était encore plein de force et de vigueur. Il se piquait d'élever ses enfants à la Rousseau, leur laissant la bride sur le cou ; je suis enclin à penser qu'il se payait d'illusion. Nous faisions assez bon ménage, ma sœur et moi, tout en nous disputant quelquefois. Ma sœur, fillette de dix ans, pleine de vivacité, avait le caractère un peu difficile, mais sa mère disait d'elle en écrivant à une amie : « Sous ses caprices, je crois qu'elle cache un cœur d'or ». Pour moi, j'étais un garçonnet malingre, de faible santé, grand liseur, et vivant en pensée sur l'Acropole d'Athènes beaucoup plus que dans la réalité présente.

C'était la fin d'une belle après-midi à la fin de février. Nous étions seuls, ma sœur et moi. Au retour de la promenade, mon père avait trouvé sur la route, au-dessous de notre maison, une carriole qui l'attendait. Sans l'avoir prévenu, on venait le chercher pour un enterrement, à cinq kilomètres de Calvisson. Il partit dare-dare et nous laissa retourner seuls à la maison, où nous rentrâmes par derrière. Après avoir goûté, nous nous mîmes à faire nos devoirs. Lorsque nous étions seuls à la maison, nous ne songions plus à nous quereller ; mais nous nous proposions l'un et l'autre d'éblouir notre père à son retour par le tableau de nos exploits, c'est-à-dire par les amples résultats d'une exceptionnelle activité : un thème latin, une version allemande, une récitation anglaise, un grand dessin fait tout entier par cœur, etc. Nous étions déjà au travail, dans notre salle à manger, au premier étage, quand retentit un léger bruit. La bonne devait être absente. Nous sortons de la pièce, et du corridor nous voyons un vieillard (je veux dire qui nous paraissait tel) gravir lentement l'escalier. Vêtu très modestement, il avait une assez grosse tête, une barbe grisonnante, il se tenait un peu courbé. Nous le prîmes tout de suite pour un mendiant, comme il en venait assez souvent chez nous, et nous eûmes peur. Pourtant nous le fîmes entrer.

— Monsieur le pasteur Théodore Abauzit ?

— Il n'est pas là.

— Quel dommage ! Je suis venu de Nîmes tout exprès pour le voir. Je suis là depuis plusieurs heures, mais comme on m'a dit qu'il était allé se promener, je me suis assis sur le pas de la porte, dans la rue, pour le voir à l'instant qu'il rentrerait. Quel dommage !

Ce viel homme qui s'asseyait comme ça dans la rue, sur une marche d'escalier, ce ne pouvait être qu'un mendiant, un mendiant de la pire espèce. Et pourtant il n'avait pas l'air méchant. Il reprit la parole :

— Vous lui direz que son vieil ami, Félix Bovet, de Neuchâtel, aurait bien voulu le saluer.

Nos fronts s'éclaircirent un peu : « Papa a parlé de vous ce matin ». C'était vrai ; par une curieuse coïncidence, ce matin-là, notre père, en notre présence, avait dit à l'une de ses paroissiennes : « Si vous allez à Neuchâtel, je vous donnerai une lettre d'introduction pour un de mes amis, M. Félix Bovet ». Un peu rassurés, nous priâmes l'inconnu de s'asseoir et d'attendre le retour de notre père. Il nous demanda un verre d'eau, mais ne voulut pas accepter autre chose. Puis il dit : « Il ne faut pas que je vous empêche de travailler ! Voulez-vous que je vous aide ? » Malgré tout, nous ne pouvions pas croire que ce brave homme fût assez savant pour nous être d'un grand secours et nous déclinâmes (poliment, ou du moins je l'espère) ses offres de service.

Le soir venu, la lampe allumée, nous étions là tous les trois quand mon père arriva. Félix Bovet avait enlevé l'abat-jour pour que mon père pût voir sa figure. « Me reconnaissez-vous ? » lui demanda-t-il. Mon père hésita : « Cadoret ! — Non... » Alors Félix Bovet se nomma. « Quel bonheur ! » dit mon père. Et ils s'embrassèrent. « Vous nous resterez ce soir ; nous avons le moyen de vous loger. »

L'accueil tout à fait cordial de mon père nous ôta nos derniers soupçons. Au bout de quelques minutes, Félix Bovet était devenu notre grand ami. Nous lui fîmes des confidences. Je lui montrai en cachette, saisissant un moment où mon père n'était pas là, un petit panneau de bois d'olivier où j'avais commencé de peindre un paysage, afin de l'offrir en cadeau à mon père à son anniversaire ; un paysage dont ma mère avait souvent dit qu'elle souhaitait que ses enfants gardent le souvenir, lorsqu'ils auraient quitté le pays de leur naissance... »

Qu'était ce paysage peint sur bois d'olivier ? Peut-être le pont sur le Vidourle près de l'antique Ambrosium, où Frank Abauzit prenait tant de plaisir à mener les amis qu'il rencontrait à Montpellier.

Il fallut bien tout de même entrer dans la filière. Frank fit ses classes au lycée de Nîmes comme externe. Il était pensionnaire du pasteur C.-E. Babut, auquel le lièrent bientôt, à mesure que se formaient sa pensée et sa conscience, des sentiments de respectueuse admiration et — ce n'est pas trop dire — de filialité spirituelle. C'est pendant ces années de lycée qu'avec Henry Babut Abauzit prit part, en 1888, à la fondation de la Société des Jeunes Amis de la Paix (devenue l'Association de la Paix par le Droit), qui fêtait l'an dernier son cinquantenaire. Etudiant à Paris, Abauzit s'occupait encore de répandre l'almanach édité par ses camarades restés à Nîmes.

C'est au moment où Frank vient d'achever ses classes au lycée et s'apprête à continuer ses études à Paris, dans l'été de 1888, que se place, sauf erreur, sa première visite en Suisse. Il fait une cure hydrothérapique à Albisbrunn. Et à cette occasion il vient rendre visite

à mon père à Grandchamp ; il devait y revenir chaque année, et souvent plusieurs fois par année, pendant près d'un demi-siècle.

Puis ce sont les années de Paris : sa philosophie à Louis-le-Grand d'abord. Ensuite la Sorbonne :

« Je fais beaucoup de philosophie. Je m'enivre de Platon, de Leibniz... et de mon cher maître Emile Boutroux, que j'aime autant que je l'admire », écrit-il le 2 janvier 1891.

Ces études déterminèrent une crise religieuse, dont témoignent ses premiers vers, datés de 1889 :

O ma Muse frêle et timide, ouvre tes ailes !
Envolez-vous, mes vers, craintives hirondelles,
De votre pauvre nid que l'orage a brisé :
De ce cœur où la foi, l'amour, la confiance,
Semblaient seules grandir, et qui fut écrasé
Par l'angoisse du doute et la désespérance.
Un peu d'espoir ou bien un peu de patience,
Pour supporter la vie ou pour lui pardonner,
Personne, dans ce monde engourdi de souffrance,
    Ne peut me les donner.
Toi, toi seul, ô mon Dieu d'autrefois, pourrais faire
Que je retrouve en toi l'espoir avec la paix ;
Mais j'ai voulu sonder l'insondable mystère :
Je t'ai perdu, mon Dieu, que j'appelais mon père,
    Et perdu pour jamais !
Si seulement j'avais encore la prière !
Je ne réclame pas mes désirs satisfaits !
J'ai besoin de prier quelqu'un... ou quelque chose :
A défaut d'hymne à Dieu, j'offre un hymne à la rose,
A la pierre qui roule, à l'oiseau qui se pose,
A la femme qui pleure, à tout, à l'univers !
Prends ton vol, ô ma Muse, et donne-moi des vers !

Ce ne fut pas la poésie qui apporta à notre ami la dérivation dont il attendait le secours. Abauzit ne fut jamais un grand poète. (J'ai scrupule à le constater, moi à qui il fit l'honneur de dédier, en même temps qu'à mon frère Jean, à l'occasion de notre double mariage, ses *Miettes de Poésie*, Nîmes 1903.) Le secours vint d'ailleurs.

Abauzit a évoqué, à la première page de son livre sur Charles Secrétan, un tableau qui rappelle le passage dans lequel Secrétan lui-même fixe l'instant où sur la terrasse de la vieille église de Montreux il sentit entrer en lui « avec le rayon d'une étoile » la certitude de l'amour de Dieu. Abauzit écrit :

Par un printemps brumeux, assis sur un vieux banc, devant un lac tranquille, un jeune homme de vingt-deux ans, triste et désabusé, lisait à longs traits la *Philosophie de la Liberté* de Charles Secrétan, y trouvait une force et une espérance.

Cette lecture dirigera toute sa vie de penseur.

« Je n'ai envers personne une plus grande dette. Je lui devrai toujours ce que je pourrai être », écrit-il en 1894.

Il prépare à Paris sa licence en philosophie, et Boutroux, on l'a vu, est son maître préféré. Mais il se passionne aussi pour l'histoire littéraire : Jules Lemaître, auquel il consacrera au lendemain de sa mort un article dans la *Semaine littéraire* (8 août 1914), et Emile Faguet sont les grands critiques du moment. Abauzit est fort assidu à la Comédie française.

Malheureusement, la vie de Paris le fatigue. C'est à Montpellier qu'il passera sa licence en 1893. Il veut se présenter à l'agrégation et accepte un préceptorat dans une famille riche du Bordelais. Cela lui laisse le temps de travailler et d'esquisser des projets. Nous avons quelquefois trouvé que notre ami papillonnait ; la page que je vais vous lire — elle est de décembre 1893 — montrera combien persistante fut sa vocation de philosophe chrétien, dont son livre sur *La Tolérance* montrera un nouvel aspect. Il presse Félix Bovet d'écrire :

...Même quelques pages, si vous n'aviez pas la force d'entreprendre un livre, nous seraient précieuses : elles contiendraient assez d'aperçus et de vues profondes en raccourci pour servir de matière à nos réflexions, à nos études, à nos livres. J'entends par « nous » (le terme est trop ambitieux) tous ceux qui veulent (comme j'en ai le vif désir) travailler à construire une philosophie du christianisme, à la fois toute moderne et toute chrétienne.

Je ne sais, mais j'ai l'idée que la méthode psychologique appliquée à l'histoire, qui n'a guère servi qu'à la critique négative des Taine et des Renan, pourrait peut-être servir à une pensée positive et constructive où, à côté de l'analyse, on tâcherait d'user de la synthèse. Ne pourrait-on pas montrer, par exemple, que l'effort de l'histoire humaine jusqu'à Christ consiste à trouver et à réaliser l'idéal de l'homme parfait (ceci est tout à fait dans les idées de M. Secrétan, je crois) ; que l'âme hébraïque et l'âme grecque, qui ont, chacune à sa manière, atteint l'idéal le plus élevé, l'un moral, l'autre intellectuel, et représentent par conséquent *éminemment* toute l'humanité, ont été les éléments, pour ainsi parler, dont, grâce à Christ, s'est faite l'âme chrétienne.

Dans l'âme d'Israël, toute d'*aspiration*, le sentiment du devoir et de la grandeur divine produit la Loi et la Foi : Moïse et Jean-Baptiste, voilà pour la *loi* et la repentance ; Abraham, David et tous les autres, c'est la *foi*; enfin,

un cœur ardent au plaisir et ambitieux de bien faire mène l'homme au désespoir, et au *pessimisme*, c'est Job, c'est Esaïe. Pour l'âme grecque, son *intelligence* vive et forte la conduit d'une part au scepticisme, de l'autre, uni à une sensibilité vive, mais non très ardente, à l'*art* avec tous ses prestiges ; enfin cette intelligence appliquée à la grande question : comment faut-il vivre pour bien vivre ? a donné aux Grecs l'idéal socratique l'ἐγκράτεια : et Socrate qui a si bien enseigné par sa doctrine et par son exemple ce que c'était que se posséder soi-même, nous montre peut-être l'âme grecque à son plus haut point de perfection morale. Si David, c'est l'aspiration au Bien suprême, à Dieu, et le sentiment profond de la misère humaine, Socrate, c'est la possession de soi-même, très belle, un peu froide seulement et un peu orgueilleuse. Jésus-Christ enseignera aux hommes que l'aspiration au Bien doit être la volonté ferme de n'être rien et que Dieu soit tout, qu'à la possession de soi-même il faut joindre l'humilité parfaite, pour atteindre à la vertu : humilité de cœur, humilité de l'intelligence, humilité de la volonté. Socrate est peut-être plus vertueux que David, mais il ne sent pas sa misère ; il n'atteint ni à la charité, ni surtout à l'humilité parfaite. A tous deux il manque de connaître celui qui est le chemin, la vérité et la vie, *Jésus vivant.*

Excusez cet effort imparfait pour vous faire comprendre ma pensée : Jésus, l'Homme Parfait, celui qui est à la fois Foi et Vertu, toute humilité, toute tempérance, toute justice, tout amour : uni au Père, et se possédant lui-même jusqu'au Souverain Sacrifice, Jésus est à mes yeux la réponse parfaite de Dieu aux hommes, qui cherchaient à atteindre, très imparfaitement, la perfection de l'âme humaine : et les deux types les plus élevés, les plus distingués, par suite les plus importants de beaucoup, sont celui des Hébreux et celui des Grecs, David et Socrate (on en pourrait aisément prendre d'autres, au moins dans la Bible).

Voilà de quelle manière (si vous pouvez entrevoir ma pensée à travers ces pages brumeuses) je concevrais l'histoire synthétique et psychologique...

« Jésus vivant. » Abauzit commente ces mots comme suit :

C'est par Jésus vivant que s'explique cette « conversion de l'égoïsme à la charité par une grâce accordée au repentir », où M. Secrétan place la substance du christianisme, dans son article *L'Eglise et le monde* paru le printemps dernier dans la Revue chrétienne (1).

Or, la conversion de l'égoïsme à la charité, c'est dans ces termes mêmes tout le plan du livre sur la tolérance auquel Abauzit a travaillé pendant les vingt dernières années de sa vie en poursuivant la réalisation des désirs de sa jeunesse. « Secrétan, ...dont les livres pourraient exercer une si considérable, si heureuse influence, si seulement on les connaissait et on les lisait davantage ! » écrivait-il en 1894.

(1) *Revue chrétienne*, mai 1893. Il vaut la peine de relire l'éloquent appel jeté par Secrétan à l'Eglise pour qu'elle prépare des apologètes.

Sur un point pourtant il n'était pas disciple de Secrétan :

Je fais l'étonnement du Médoc, pays plat, planté de châteaux et de vignes, où une aristocratie bachique (je veux dire riche en vignobles) ne fait guère que produire, vendre, discuter ses vins... et en boire — je fais, dis-je, l'étonnement des convives (à des repas où l'on verse des bouteilles de Château Yquem de 64 ou de 48 et douze ou treize autres premiers et seconds crus) en buvant du lait, comme un Scythe.

Est-ce prescription médicale et souci de son estomac, est-ce anti-alcoolisme conçu comme une application du christianisme social, je ne sais. La question se pose. Abauzit a été toute sa vie un militant des bonnes causes que Charles Gide et Elie Gounelle ont personnifiées. C'est à deux coopératives, La Laborieuse de Nîmes et La Concorde de Lausanne, qu'il a fait imprimer ses livres.

La santé d'Abauzit le ramène en Suisse tous les étés. A partir de 1894 il est avec sa sœur l'hôte et le disciple du Dr Reymond de Chexbres. En 1895, il prend part à la première conférence des étudiants chrétiens à Sainte-Croix, convoquée à l'occasion du premier passage en Suisse de John Mott, « jeune et mince encore, herculéen et angélique », comme dit Abauzit. Il se décrit lui-même aussi : « Mes pieds nus étaient couverts de poussière et je n'avais sur la tête en guise de chapeau qu'un mouchoir de poche retenu par un fil d'argent ». (C'est alors que la légende qui, comme l'a rappelé M. Baudouin, le faisait descendre d'Abou-Saïd, prenait toute sa vraisemblance.)

Abauzit a été un des piliers de Sainte-Croix. « Ce que j'ai de meilleur dans ma vie religieuse, je le dois à Sainte-Croix », écrira-t-il dans la *Semaine littéraire* en 1922. Il fut aussi parmi les pionniers de la Fédération française des étudiants chrétiens, lors des réunions de Fontfroide chez Eugène Burnand à la Toussaint de 1898, et, en 1927, avec ses amis Bois et Miroglio, parmi les fondateurs de l'Association chrétienne des professeurs qui en est issue, et de son organe *L'Amitié*, auquel il donna sa belle traduction du Sermon sur la Montagne.

A Sainte-Croix, Abauzit apporta en 1899 des fragments de la *Psychologie* de William James et, en 1909, une étude originale sur *L'absolutisme intellectuel* considéré du point de vue philosophique, en parallèle à une autre étude de Léopold Monod qui envisageait le même problème du point de vue religieux.

Sainte-Croix, ce fut pour Abauzit, comme pour beaucoup d'autres, la révélation de Th. Flournoy. C'est à Abauzit que nous devons les notes prises pendant la première des conférences que Flournoy y

donna, sur la *Psychologie religieuse*. En 1903, Flournoy, si étroitement lié à son ami William James, devait encourager Abauzit à entreprendre la traduction des grandes conférences d'Edimbourg sur *Les variétés de l'expérience religieuse*.

A la fin de 1898, Abauzit annonce à ses amis de Suisse une résolution inattendue : il renonce à se préparer à l'enseignement. Il va faire à Lausanne des études de théologie : dans deux ou trois ans, il succédera à son père à Calvisson. Ce projet reçut un commencement d'exécution. Abauzit se fixa à Lausanne et suivit des cours au Chemin des Cèdres. Ce fut une année d'études assez singulière : en même temps qu'il prenait des leçons à la Faculté, il y donnait un cours sur Platon. En avril 1899, il m'annonce qu'il a préparé sa leçon d'ouverture : « J'ai fait son affaire à Aristote comme historien de Platon. L'éreintement est dur, mais je le crois tout à fait mérité ». Ses études de théologie n'allèrent pas très loin. Je crois que ce furent surtout ses fiançailles et, en 1900, son mariage qui le ramenèrent aux classes de philosophie des lycées. Après Pont-à-Mousson, son premier poste — il y vit chez un jardinier, dans les légumes « comme un lapin » — ce fut Laval.

Abauzit connut là, dans la Bretagne catholique, en pleine affaire Dreyfus, une solitude spirituelle qui fut — il s'en rendit nettement compte presque aussitôt — la principale cause d'une nouvelle crise d'âme. Il l'appelait, un quart de siècle plus tard, « une des périodes les plus douloureuses de ma vie, alors que j'avais cru devoir renoncer à toute foi religieuse, alors que j'étais sévèrement jugé par mes amis les plus sûrs, les plus dévoués, les plus chrétiens ». Tous pourtant ne l'abandonnèrent pas. Il gardait de ce fait à Félix Bovet une grande reconnaissance. Si je me laisse guider par les dates, c'est vers ce moment surtout que Flournoy et James lui furent directement secourables.

Abauzit connaissait et appréciait James depuis longtemps. Quand, en 1899, j'eus à faire, comme remplaçant de Murisier au Gymnase de Neuchâtel, mes premières leçons de psychologie, il me recommanda deux livres : le *Manuel de psychologie* de James, qui n'était pas encore traduit (les chapitres sur l'Habitude et sur la Volonté, mis en français par Abauzit lui-même, paraissaient à ce moment-là dans le Bulletin de Paul Desjardins, pour être ensuite tirés à part) et *Les données immédiates* de Bergson. Mais l'apparition en 1903 des Gifford Lectures devait pour plusieurs années donner à notre ami une occu-

pation d'esprit, si je puis dire, continuelle. La traduction d'Abauzit, nous l'attendîmes longtemps — trois ans pleins — et non sans impatience. Il me souvient d'un cahier de souscription, où s'alignaient des noms illustres, qu'Abauzit transportait de conférence en conférence pour recruter d'autres signatures encore — mais l'œuvre attendue, que nous avions dès longtemps savourée dans l'original, ne paraissait toujours pas. Il s'agissait de retrouver tous les auteurs cités par James.

Je me suis imposé pour règle de remonter aux sources, partout où je le pouvais. Cela m'a procuré le plaisir de traduire sur le grec quelques vers d'Homère, de Sophocle et de Palladas, des bribes de Platon et d'Aristote, des maximes de Jésus et de saint Paul, d'Epictète et de Marc-Aurèle, des fragments de Philon, de Plotin, du pseudonyme Denys l'Aréopagite ; sur le latin des pages de saint Augustin, de l'Imitation, de Luther, de Van Helmont, une anecdote du Speculum Perfectionis ; sur l'allemand des récits ou des élévations de mystiques (Suso, Deutsche Theologia, Hilty), des propos de Luther, de Wolff, de Gœthe, de Malwida von Meysenbug, de Nietzsche, de Harnack ; sur le hollandais un paragraphe de Spinoza. Pour l'hébreu (Job, l'Ecclésiaste, les Proverbes), pour l'espagnol (sainte Thérèse), pour le russe (Tolstoï), je me suis fait aider par des amis compétents. De toutes les citations françaises j'ai pu retrouver et j'ai scrupuleusement reproduit le texte original. Même pour les citations anglaises, qui sont fort nombreuses, je n'ai jamais eu recours aux traductions déjà existantes.

Enfin le livre fut tiré, avec tous les soins qu'Abauzit savait mettre aux impressions dont il s'occupait, et l'achèvement fut fêté, avec tous les coopérateurs de La Laborieuse et son directeur Gignoux, dans une soirée familière à Nîmes. Le public ne tarda pas à ratifier le jugement de James lui-même sur la traduction d'Abauzit : « Somme toute, j'estime ...que votre travail est, en son genre, un chef-d'œuvre ».

Plusieurs articles dans la *Semaine littéraire* en 1913 et une brochure, l'année suivante, sur *Le Problème du Christ et sa solution selon Charles Secrétan* témoignent qu'il renoue avec ses ambitions de 1892. Un livre est sous presse, dont les premières feuilles sont déjà tirées en août 1914. Après Alais, il est alors à Genève, où naît son second fils, mais il professera encore à Valence, où il connaîtra « les grandes tristesses de la guerre », avant de connaître à Thonon « les grandes tristesses de la paix ».

Depuis 1902 où il a été admissible à l'agrégation, Abauzit, sauf erreur, n'a plus affronté ce concours, mais il a gardé l'ambition de présenter des thèses de doctorat. Jadis, vers 1890, il avait choisi ses

sujets dans l'antiquité. « L'évolution de la pensée de Platon » comme thèse principale, — il avait là-dessus des idées inconnues en France avant 1900, celles que commandent les travaux anglais de Campbell sur la date du *Sophiste* et du *Politique*. Un personnage original entre tous qu'Abauzit rencontra chez Flournoy, je pense, W. Lutoslawsky devait leur consacrer, en anglais aussi, un gros livre qui me servit à moi-même d'initiation. Vers 1890, la seconde thèse d'Abauzit devait être intitulée *De pictorum artis apud Græcos ousia*, ou quelque chose d'approchant. Il s'agissait d'établir que les anciens peintres grecs n'avaient connu que trois couleurs : le rouge, le jaune et le noir — ce que l'on prend couramment pour du bleu, c'est un noir bleuté qu'un passage de Pausanias définit par la couleur d'une mouche à viande. Nous pourrons, nous, désigner cette teinte à nos après-venants d'une façon plus poétique en leur montrant la couleur choisie, trente ans plus tard, par Abauzit pour la seconde édition de son livre sur Secrétan : il est tout entier imprimé en « bleu hirondelle ».

Est-ce l'occasion de rappeler les soins plus que minutieux que notre ami portait à la typographie ? Un lundi de Pentecôte, il nous quitta par le tout premier train du matin pour aller faire observer à son ami Th. Pache, directeur de La Concorde, que sur la page de titre de son livre, depuis bien des années sur le chantier, et dont, il m'en souvient, la rédaction même n'était pas achevée, le second A du mot ABAUZIT semblait plus proche du B que le premier. Tous les prétextes lui étaient bons pour rendre visite à un ami.

Mais les résultats obtenus forçaient l'attention. « Dans la *Revue philosophique* (septembre et octobre 1922), M. André Lalande, membre de l'Institut et professeur de philosophie à la Sorbonne, a écrit ce qui suit au sujet de ce livre :

> Par ce temps de gêne économique, où l'on voit des ouvrages de première valeur imprimés sur des papiers misérables, avec des caractères mûrs pour la réforme, c'est d'abord un plaisir que de tomber sur un livre comme celui-ci, publié avec amour par son auteur, et dont la forme matérielle ne fait pas moins d'honneur à son goût d'artiste qu'à son talent de correcteur. Un ingénieux système de notes dégage le texte de tout renvoi disgracieux, sans nuire à l'abondance et à la précision des références. Depuis le papillon symbolique qui décore le titre, jusqu'à la table des matières qui est en même temps une vue synoptique de l'œuvre et qui en reproduit ligne à ligne les titres courants, il n'est rien qui ne plaise à l'œil, qui ne facilite la lecture et l'attention...

Abauzit avait su goûter cet éloge : la place qu'il lui a faite sur la

couverture d'une de ses brochures en témoigne. Un membre de l'Institut avait su apprécier le papillon d'Henri Vallette et l'appeler « symbolique ». Symbole de quoi ? — De la liberté secrétanienne ? Peut-être. Du goût de notre ami, à coup sûr.

En 1922, quand paraît son livre sur Secrétan, Abauzit est déjà, en plein, engagé dans la composition de cet ouvrage sur *Le problème de la tolérance* dont il pensait que ce serait sa thèse de doctorat. Il y en aurait eu une autre, historique, sur Locke apôtre de la tolérance. Il donna à Genève, dans un cours universitaire, à Thonon dans une série d'entretiens auxquels il convoqua des philosophes de ses amis, la substance de ce livre dont on peut maintenant lire l'essentiel, admirer la construction d'une savante élégance et la pensée généreuse, « fidèle aux croyances de sa jeunesse ».

Cette étude se rattachait à son activité comme secrétaire de l'Union des libres penseurs et des libres croyants, et organisateur d'entretiens du plus haut intérêt entre catholiques, comme le Père Laberthonnière (auquel Abauzit consacra en 1934 une belle étude dans cette *Revue*), protestants, comme le pasteur Marc Bœgner, et libres-penseurs spiritualistes, comme le philosophe Gustave Belot. Un beau livre sur *Le sentiment religieux à l'heure actuelle*, publié par Abauzit en 1919, reste le monument de ce vouloir de tolérance. Dans le même ordre d'idées Abauzit travailla dans la dernière année de sa vie, aux côtés de ses amis Jean Schorer et Ch. Baudouin, à une édition de morceaux choisis de Castellion.

A partir de 1935, Abauzit devait, si je puis dire, reprendre place dans l'édition et la librairie comme traducteur. On lui doit la version de trois ouvrages au moins qui se rattachent au mouvement des Groupes d'Oxford. Dans ces communautés d'amis Abauzit trouva, au seuil de la vieillesse, les mêmes forces de rajeunissement spirituel qu'il avait goûtées à Sainte-Croix. Les « House parties » — trop de mots comme celui-là sont, hélas ! entrés dans le langage des « Groupes » avant qu'Abauzit en fût devenu le traducteur ! —, celle de Thoune et plusieurs autres, furent pour lui l'occasion d'un véritable épanouissement.

Abauzit nous laisse beaucoup de choses en dehors même de ses livres. Je voudrais en relever quelques-unes :

Dans l'ordre de la philologie et de la lexicographie minutieuse nous lui devons cette découverte que *tektôn* (le métier que les évangiles attribuent à Notre Seigneur) ne doit pas se traduire par « charpen-

tier » — surtout il ne saurait évoquer en rien un travail d'atelier — mais signifie certainement « maçon ». On ne bâtit pas avec du bois en Palestine, et si nombre de paraboles et d'images rappellent le travail de la pierre, pas une n'est empruntée aux métiers du bois.

Dans l'ordre de la pensée religieuse, on citera souvent, j'en suis certain, la définition qu'Abauzit donne de l'humilité : le courage de se voir tel qu'on est. Ce courage lui paraît très difficile : nul n'a pu l'avoir avant que le Christ n'eût révélé aux hommes que l'idéal qui les juge, c'est l'amour d'un Père. Arrêtons-nous un peu sur cette idée d'humilité. Vous avez vu quelle place elle tient, dès ses années d'étude, dans l'esprit de notre ami. Dans les *Pensées* de Félix Bovet, qu'Abauzit connaissait si bien, on lit ces deux définitions :

L'humilité consiste à sentir ce qui nous manque ; la modestie à ne pas nous prévaloir de ce que nous avons.

A la lecture de quoi, une amie d'enfance d'Abauzit s'écria : « Je suis humble et modeste ! ». Abauzit, lui, n'était pas modeste. Il y avait dans sa façon d'accaparer l'attention, dans telle ou telle de ses petites manies, un manque de modestie qui étonnait, mais surtout qui amusait par ce qu'elle avait d'enfantin, de simple et d'innocent. Car il était foncièrement humble.

Abauzit, qui était un grand découpeur de journaux, avait un jour relevé dans les *Débats* roses quelques lignes de Bossuet. Elles l'avaient frappé comme s'appliquant à mon père à qui il les envoya. Mais vous savez comme il est fréquent qu'un homme relève chez ceux qu'il admire des traits qui peuvent servir à le caractériser lui-même. Sans sortir du cadre de cette causerie, nous n'avons pas de caractéristique meilleure de la foi de Félix Bovet que celle qu'il a donnée lui-même de la foi de Secrétan, pas de portrait de Flournoy plus ressemblant que celui que Flournoy a tracé de James. Le mot qu'Abauzit appliquait à son ami me paraît le peindre lui-même. Voici le texte de Bossuet :

« Ce qui rend l'esprit aigre, c'est qu'on répand sur les autres le venin et l'amertume qu'on a en soi-même. Lorsqu'on a l'esprit tranquille par la jouissance du vrai bien et par la joie d'une bonne conscience, comme on n'a rien d'amer en soi, on n'a que douceur pour les autres. La vraie marque de l'innocence, ou conservée, ou retrouvée, c'est la douceur » (BOSSUET, *Commentaire évangélique sur le Sermon sur la Montagne*, IIIe jour).

L'innocence conservée ou retrouvée, la douceur, ce sont pour moi des traits distinctifs d'Abauzit. C'est, j'en suis persuadé, à ce qu'il y avait en lui d'enfantin et de simple qu'il dut de sentir tout de suite la portée du « message » de Coué, et la grandeur — le mot n'est pas trop fort ; relisez ce qu'en a écrit Abauzit en 1926 — de cette personnalité. La « sublime simplicité » que Jean-Jacques louait chez Firmin Abauzit appartenait à Frank aussi.

Abauzit nous laisse son exemple : celui d'une ascension, coupée d'arrêts sans doute, mais aboutissant à une cime rayonnante.

Quand il arrivait à un sommet, Abauzit entonnait une chanson. Ecoutez-le nous raconter sa montée au Chasseron. C'était au dernier Sainte-Croix :

Trois philosophes, qui marchaient en avant discutant sur le pragmatisme et beaucoup d'autres belles choses, s'égarèrent complètement et firent égarer toute la bande. C'est du moins ce que l'on raconte. Mais n'en croyez rien. Nous arrivâmes quand même au sommet. Ai-je besoin de dire qu'il se trouva là quelqu'un fort à propos pour chanter d'une voix un peu éraillée «La Chanson des Crapauds ».

Une autre des chansons favorites de notre ami me revient à la mémoire : celle du Biquet, celle-là même que la tradition juive, si j'en crois le *Chad gadhya* de Zangwill, associe depuis des siècles aux rites de la Pâque d'Israël. Dans la lutte pour déloger l'égoïsme campé au cœur de nous-mêmes et laisser le champ libre à la charité, les obstacles s'accumulent tenaces.

Mais le dernier mot de la chanson est un cri de triomphe :

Par la morguienne sanguienne ! Biquet, te v'là sorti du pré !

Pierre BOVET.